

Moi, je laisse aux soldats à louer ta Bastille ;  
De la sauvage guerre elle est, hélas ! la fille,  
Or, en l'art de tuer je ne me connais pas,  
Et la guerre, pour moi, n'aura jamais d'appas.

Que je préférerais explorer ta vallée !  
Mais je l'ai si souvent en mon vers rappelée,  
Que pour chanter encor notre Graisivaudan,  
Il faudrait à mon luth moins de « neiges d'antan. »  
Je disais, l'autre jour, que « ma main défaillante, »  
N'incline plus à soi la « corde frémissante, »  
Aujourd'hui, c'est plus vrai même que l'autre jour :  
La souffrance et le temps me font leur rude cour.

## III.

Et cependant, ô ma vallée !  
Que je voudrais peindre, chez toi,  
Tes monts à cime dentelée,  
Qui te font couronne de roi !  
Tes collines aux frais pacages,  
Tes coteaux au raisin juteux,  
Ton ciel aimé, tes beaux nuages,  
A l'aspect doux et duveteux,  
Prenant la forme pittoresque  
De la tour ou du vieux château,  
Dessinant parfois l'arabesque  
Ou cavalier à blanc manteau...

Maître ! vous savez, je les aime,  
« Les nuages de mon pays ; »  
Je les préfère à tous, et même  
Au ciel ardent de Napolis !  
Quand ils planent sur la vallée,  
Comme de blancs petits agneaux,  
Ou se forment en troupe ailée,  
Tels que les émigrants oiseaux,